

dominait; au sommet du couvre-chef se détachait la croix symbolique du nouvel ordre.

Il portait, en outre, un collier fait de dents de crocodiles, ce qui donnait à Criquet l'espiègle un aspect des plus féroces.

Le reste de l'habillement consistait en une draperie rouge empruntée à Catherine, agrémentée de dragons chinois en écorce blanche, auxquels s'entremêlaient des insectes morts et vivants, et frangée de roseaux, plumes, coquillages, os, algues, cristaux, etc., etc.

La chaussure était garnie de deux demi-mâchoires de crocodile.

Henri crut que le moment était mal choisi pour causer de choses sérieuses et résolut de prendre patience, en attendant que le déguisement eût produit « l'effet superbe » que lui en promettait Criquet.

LXIX

SAGACITÉ D'IZIILII ET DE NMOLO

La réunion des sorciers nègres convoqués sur l'ordre du fétiche blanc, devait se tenir dans une clairière existant parmi les arbres de la forêt voisine. La partie la plus élevée de la clairière était destinée à la scène; la partie plane, à l'auditoire. Trois piquets très éloignés l'un de l'autre dessinaient un vaste triangle sur l'estrade. C'était l'Ikonostase.

Iziilii vint le premier à l'endroit désigné. Il suivait avec zèle les leçons de son maître ou, pour mieux dire, de ses maîtres, car tous aidaient à la transformation morale du sorcier.

Quand Laurent eut rempli sa mission près de lui, il avait tout de suite envoyé des émissaires dans tous les villages avoisinants; la même chose s'était faite parmi les noirs que Susse, de son côté, était allé convoquer. Aussi la réunion devait-elle être nombreuse.

La nuit tombait; ceux qui étaient destinés à devenir des apôtres du progrès, les noirs sorciers, arrivaient successivement, accompagnés de leurs aides et de collègues qu'ils avaient raccolés dans les tribus voisines.

Groupés en demi-cercle autour de l'hémicycle, ils attendaient maintenant que le féticheur blanc fit son apparition.

Entre eux et la mystérieuse plate-forme on remarquait un amas de

bois résineux. C'était le travail de la soirée ; chaque affilié avait contribué à l'érection du bûcher.

— Sommes-nous prêts ? demanda Criquet.

— Oui, répondit von Ruff.

— Régisseur, les trois coups, s'il vous plaît !

Von Ruff approcha de ses lèvres une sorte de calebasse, souffla à trois reprises et produisit trois interminables hurlements.

La calebasse était une énorme pratique de montreur de marionnettes.

Les sorciers éprouvèrent une terreur secrète ; ils tremblaient à l'insu l'un de l'autre. Le magicien s'avança à pas lents en psalmodiant un souvenir de café-concert sur un plein-chant de Matines.

Il portait en éventail trois bâtons blancs. Arrivé au centre du triangle sacro-saint, il s'arrêta et, décrivant lentement trois cercles de gauche à droite, il déposa ses trois bâtons, alla ensuite jusqu'au bûcher, en fit trois fois le tour, se baissa, se releva avec force grimaces et contorsions et finalement, au moyen d'une allumette chimique mit le feu au tas de bois.

Les sorciers sentirent leur frayeur redoubler devant cette combustion qu'ils ne comprenaient pas.

Criquet, — car c'était bien Criquet, au déguisement duquel nous avons assisté avec Henri — mettant à profit la stupeur qui régnait parmi les féticheurs, reprit ses trois baguettes blanches, qu'il plaça lestement sur les trois piquets, toujours en psalmodiant.

A peine rentré dans le triangle fatidique, trois serpents de feu montèrent soudain dans les airs, et y, éclatèrent en triple gerbes de feu.

Ces trois fusées, fabriquées par von Ruff, firent faire à l'artificier une observation importante.

— Nos sauvages spectateurs sont trop effrayés pour admirer, dit-il.

Les sorciers en effet, étaient pétrifiés. Mais tout à coup, le plus hardi d'entre eux bondit par-dessus les épaules de ses confrères et se mit à fuir. Ce mouvement se propagea parmi les autres féticheurs qui eurent à leur tour et par imitation le courage de se sauver. En prenant tous la même voie, ils se heurtèrent, s'empêtrèrent et allèrent rouler en tous sens, dans d'électriques cabrioles.

Criquet, voyant que l'effet des fusées avait dépassé la mesure, voulut y ajouter encore.

— Celui qui franchira le cercle que je trace, cria-t-il, en décrivant en l'air trois cercles horizontaux, périra, dévoré par les feux volants.

Cette menace lui valut un mur de clôture autour du théâtre. Pas un sorcier ne se hasarda à faire un pas de plus. Le magicien s'approcha du bûcher enflammé, le considéra un instant, puis se plaça au beau milieu des flammes.

Les nègres ne purent retenir un cri de terreur.

Mais lui, souriant, leur dit avec le plus grand calme :

— Enfants ! que craignez-vous ? je suis le maître du feu. Voyez ! il ne peut rien contre moi.

En effet, la flamme le léchait.

Mais, pour ne pas s'exposer davantage, sans doute, le grand sorcier descendit prudemment de son trône de feu, revint à sa place et là, prit la parole dans le langage des noirs :

— Il est parmi vous, dit-il, quelque homme supérieur à tous ses collègues. J'ai besoin de lui ; je vais le chercher. Ici, continua-t-il en montrant sa baguette magique, vous voyez, ce qui pour vous n'est qu'un vulgaire bâton est pour moi mon sceptre, mon arme. Cela tue et cela donne la vie. Malheur à qui y touche par surprise ! malheur à celui qui, n'étant pas des miens, ose y porter la main ! Je vous ai tous regardés, j'ai reconnu chez chacun de vous le signe que portent mes fidèles. Je veux connaître celui qui est le plus pur, qui se rapproche le plus de moi. A celui-là je donnerai ce qui lui manque pour être parfait. Ne craignez rien, vous êtes des fidèles. Lorsque mon bâton vous touchera, il donnera la mesure de votre sagesse. Placez-vous en cercle autour de moi, pour que je vous éprouve.

Dès que le cercle fut formé, Criquet, imposant, s'avança vers le sorcier qui était le voisin immédiat d'Iziilii, le considéra et lui dit :

— Es-tu l'homme ?

Le nègre se taisait.

Le féticheur le toucha du bout de sa baguette, et... lui donna une secousse électrique.

— Tu n'es pas l'homme, dit-il en passant au suivant, sur qui il fit la même épreuve, avec le même résultat.

Ce fut le tour du troisième et successivement des autres jusqu'à Iziilii, dernier du cercle.

La baguette révélatrice s'arrêta sur la tête du futur chef-sorcier. Il ne sourcilla pas, et pour cause, car, disons-le tout de suite, Iziilii avait été préparé pour la scène. Il s'était prêté aux manœuvres de son grand maître blanc, manœuvres auxquelles du reste il n'entendait que peu de chose. Par contre, son dévouement était assuré au fétiche.

Le magicien fit un pas en arrière et renouvela l'épreuve. Iziili semblait un roc.

La baguette se promena sur les épaules, les bras, les jambes, le dos de celui qui devait être « l'homme ». Il restait impassible. Les noirs regardaient avec crainte; ils étaient convaincus de l'impossibilité matérielle qu'il y avait de résister à la secousse électrique. Iziili leur paraissait réellement un être supérieur.

Mais Criquet, emporté par son esprit malicieux, ne put résister à l'ardent désir de voir aussi Iziili danser, comme il appelait cela. Il lui envoya donc une décharge électrique plus forte, qui fit, en effet éprouver à son sujet une grande commotion, puis il ajouta, en s'adressant aux autres :

— Il est presque pur ; il l'est assez pour recevoir le pouvoir. Ton nom ?

— Iziili.

— As-tu peur du feu ?

— Non.

— Oseras-tu faire ce que j'ordonnerai ?

— Oui.

— Obéiras-tu toujours à tous mes ordres ?

— Toujours.

— Même devant la mort ?

— Même devant la mort.

— As-tu foi en moi ?

— Oui.

— Va près du bûcher, il y a là un fer que tes collègues ont vu et touché. Il est rouge maintenant, prends cette lame de fer dans tes mains et apporte-la moi.

Iziili, préalablement préparé pour l'épreuve, alla saisir paisiblement la barre de fer rouge et l'apporta au maître.

Les négres, tout sorciers qu'ils étaient, furent émerveillés.

— Souffres-tu ? le feu t'a-t-il brûlé ? demanda le magicien.

— Je ne pouvais pas être brûlé ; tu avais interdit au feu de me griller la main. Je croyais cela.

Le futur chef-sorcier montra sa main à chacun des noirs.

— Maintenant, s'écria Criquet, Iziili, je te donne le pouvoir de deviner les pensées. Prouve encore ce pouvoir ; voici les objets fétiches que je te transmets à cet effet.

Ce disant, il remit à Iziili les cartes que von Ruff avait confectionnées

et, utilisant ici les souvenirs qui lui restaient du temps où il était « figurant » (pour parler comme Criquet) dans une baraque de saltimbanques, il lui fit faire devant les sorciers ébahis quelques tours de passe-passé des plus merveilleux, auxquels « l'homme » avait été préparé d'avance.

Sur ces entrefaites le magicien blanc disparut.

Iziilii était triomphant. Il s'écria alors :

— Frères, voulez-vous m'écouter ?

— Oui, oui, parlez !

L'orateur alla se placer sur la plate-forme et dit :

— Frères, quel est notre pouvoir ? Nous commandons à l'esprit. Qu'est-ce que l'esprit ? C'est la vie du corps. Pourquoi ne commandons-nous pas au corps ? Parce que la force surmonte l'adresse et la ruse. Est-ce vrai ? Répondez en vous-mêmes !

« Nous avons droit à ce pouvoir ; si, au lieu d'être isolés chacun dans notre tribu, nous étions unis, tout nous serait facile. Ne devrions-nous donc pas nous entraider pour prédire ce qui arrivera ? Réfléchissez-y bien !

» Si un roi n'est pas agréable à son sorcier, celui-ci ne peut-il pas informer ses amis, les sorciers des villages voisins, que ce perfide monarque trame de méchants projets contre les rois amis ? ces derniers, informés à temps, ne peuvent-ils pas se réunir pour terrasser l'infâme ? Dites, répondez-moi tous.

La réponse fut un hurra ! unanime. Ils comprenaient.

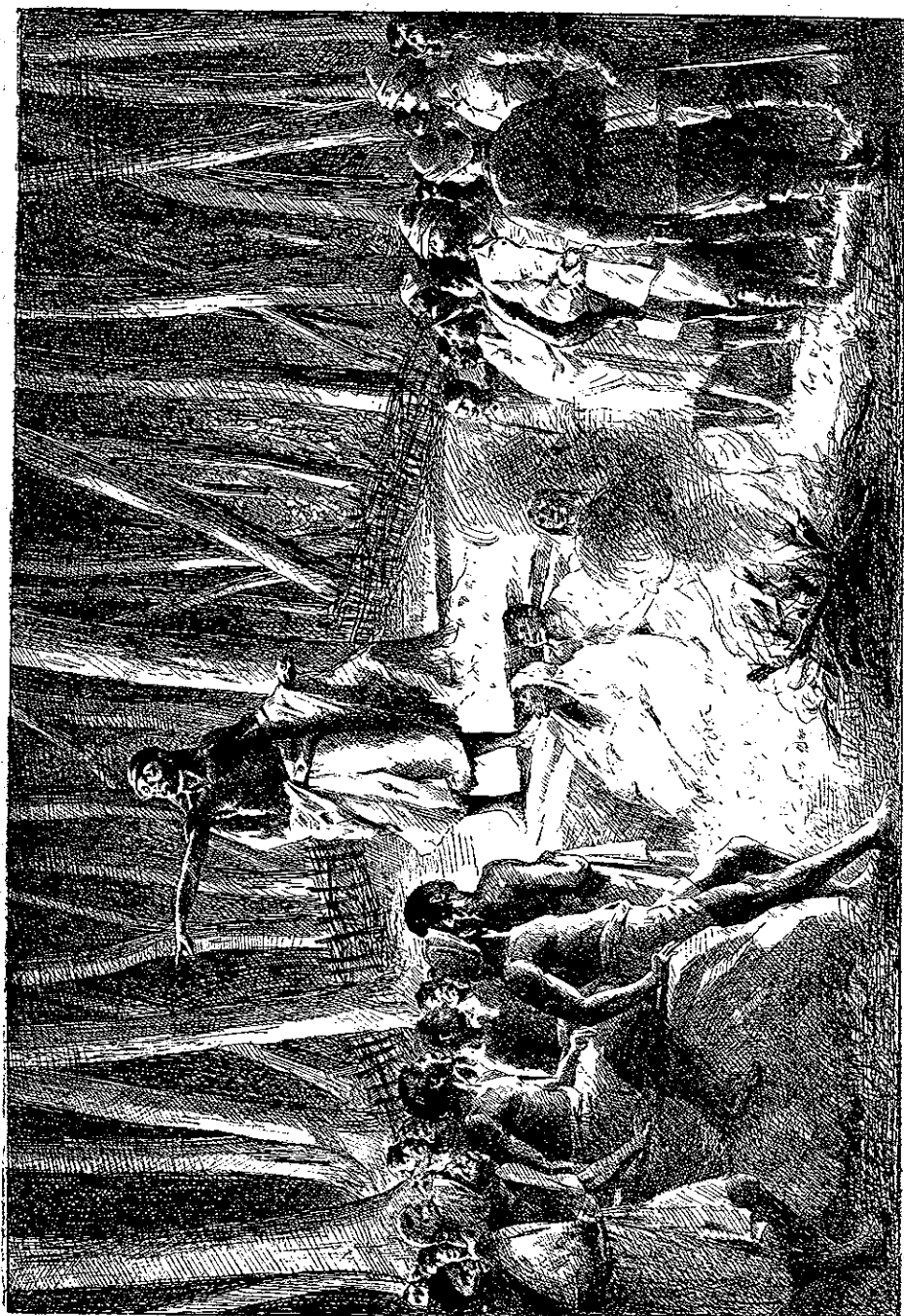
Iziilii reprit :

— Si nous voulions, nous serions les véritables chefs des villages. Nous devrions être amis. Il faudrait punir les traîtres, protéger les bons. Celui qui trahirait serait jugé et exécuté. S'il se refusait à rendre compte de sa conduite, on s'en débarrasserait sans pitié et par n'importe quel moyen. Ai-je bien parlé ? Répondez !

Un second hurra s'éleva, mais moins énergique que le premier.

— Isolés, je vous le dis encore, nous ne pouvons rien ; unis, nous pouvons tout. J'ai confiance ; soyez confiants comme moi. Si un jour, toi, ami, tu prédis ce que tous tes confrères prédisent, il faudra bien que l'on te croie. On te croira, si tes amis n'entravent pas tes prédictions dans leur accomplissement.

« Des négriers ravagent nos villages ; celui qui le premier voit l'invasion des brigands, ne peut-il pas en informer ses frères voisins, qui prédiront l'arrivée néfaste ? Ce que je dis est incontestable. Ne



A MOI LE COMMANDEMENT FOUR VOUS DONNER POUVOIR ! (P. 483.)

pourrions-nous pas réunir assez de guerriers pour former une armée ? ne pourrions-nous pas, sans combattre, faire un cercle autour de nos ennemis ? Si ce cercle était de feu et si ce feu incendiait la plaine, qui serait anéanti ? qui serait glorieux ?

Un murmure d'approbation accueillit ces dernières paroles.

— Je n'ai pas tout dit. A la mort d'un roi on immole des centaines de victimes : cela ne nous importe que fort peu, mais nous ne resterions pas insouciantes si nous étions chargées de chasser les mauvais esprits qui tourmentent le roi mort. Pourrions-nous ouvrir au défunt les portes du royaume des esprits ? Si on venait dire au successeur d'un souverain : un sorcier, voyageant dans le bois, a vu ton père fuir devant cent esclaves ; il était hideux, ton père ; tous les esclaves étaient décapités, chacun d'eux portait sa tête au bout d'un bâton, comme si elle était un marteau. Les décapités faisaient arrêter le roi et chacun, à tour de rôle, venait donner un coup de son lugubre instrument sur la tête de celui pour lequel ils avaient été mis à mort ; puis, en cortège, ils se remettaient en route, faisaient cent pas et recommençaient à faire la même chose. Eh bien, je vous le demande : si l'on venait rapporter cela au roi régnant, que dirait-il ? que penserait-il, si deux sorciers affirmaient avoir vu cette scène ? Que ne craindrait-il pas, si tous les sorciers de son pays faisaient le même récit ? que répondrait, que ferait le roi ? voudrait-il encore qu'on tuât ses esclaves à sa mort ?

« Les esclaves ne sont-ils pas des hommes de même nature que leurs maîtres ? Si nous protégeons les faibles contre les forts, n'aurions-nous pas le plus grand nombre avec nous ? ne pourrions-nous pas nous appuyer sur cette force pour faire obéir les forts à leur tour ? Réfléchissez, et pensez aux questions que je vais vous faire :

» Croyez-vous qu'une association amicale peut réunir tous les sorciers du pays ? Que ceux qui ne croient pas cela demeurent assis.

Tous les noirs se levèrent.

— Bien. Si cette association était formée, faudrait-il mettre les traîtres à mort ?

Un murmure d'assentiment se fit entendre.

— Il faut un chef à cette association. Choisissez-le parmi vous en vous réunissant autour de lui.

Tous les associés entourèrent sans hésitation l'orateur et crièrent : *ziilii ! Iziilii ! Iziilii !* chef des sorciers !

— A moi le commandement pour vous donner le pouvoir ! s'écria

alors celui-ci. Frères, mes paroles ont remué vos esprits, écoutez encore ce que vous dit votre chef. Je ne suis ici ni plus ni moins que vous ; nous sommes tous égaux. Je ne ferai exécuter que ce que nous aurons décidé ensemble. Je vous aiderai de mes réflexions et de mon savoir, mais n'aurai d'autre pouvoir que celui que vous me donnerez. Aucun de nous ne sera inférieur aux autres. Si l'un de vous est jugé, maintenant ou plus tard, digne de commander à ma place, je lui donnerai le pouvoir sans colère. Nos décisions doivent être bientôt les lois du continent tout entier ; nous resterons tous frères, unis et puissants. Nous serons libres de nos actions et responsables de nos actes.

Il y eut une pause, pendant laquelle les sorciers se regardaient sans rien dire, muets d'étonnement.

— Frères, allez maintenant, reprit Iziilii, reposez-vous et que demain chacun revienne ici, pour exprimer publiquement ce qu'il pense ; nous l'écouterons tous et déciderons ensemble ce qu'il nous reste à faire.

A ces mots, Iziilii s'en alla et les sorciers se dispersèrent.

Comme on le voit, « l'effet superbe » prédit par Criquet à Henri ne s'était pas fait attendre.

L'espiègle disparaissait donc parfois dans ce jeune homme aux allures légères ; il avait de temps en temps quelques pensées sérieuses, à l'exécution desquelles il se consacrait tout entier. Qu'il s'agit alors d'autres ou de lui, bien peu lui importait ; il était dévoué et savait vouloir le bien. « Mes moyens sont petits, » avait dit le comte de Simo ; ne disposant presque de rien, Criquet avait su faire de grandes choses. Il avait, il est vrai, suivi une méthode bien banale et s'était accroché à des moyens vulgaires : son excuse se trouve dans la nécessité.

Ajoutons à cela son grand désir de s'amuser tout en faisant des choses sérieuses. De plus, l'état inculte où se trouvait l'esprit des indigènes se prêtait naturellement à cette voie ; c'est bien souvent en frappant leur vue par des faits plus terrifiants que grandioses et en condescendant à leurs pratiques, en s'assimilant leurs usages, qu'on parvient à s'imposer à eux.

C'est ainsi que l'idée de Henri avait su prendre corps ; le premier germe de la civilisation venait d'être semé dans ces tribus barbares.

Voyant le cours des choses, le comte de Simo avait décidé qu'ils partiraient tous, aussitôt que le résultat serait assez rassurant pour

les garantir dans leur marche en avant; Iziilii devait les aider de son influence sur les nègres, en inculquant à ceux-ci les nouveaux principes qu'on lui avait transmis.

Henri alla donc demander à ses amis quand pourrait s'opérer leur départ.

— Nous ne sommes pas suffisamment prêts pour partir, lui répondit Criquet.

— Hé quoi ! Paul est parti, il nous a devancés, il court, il se perd peut-être, et vous ne vous hâtez point pour le suivre !

— Nous ne pouvons nous mettre en route pour nous arrêter dans un instant. Mademoiselle Catherine ne peut nous accompagner sans de grandes modifications à son habillement ; nous suivre à la marche est pour elle impossible. Par contre, nos chameaux sont incapables de nous conduire où nous voulons aller. Le terrain est détrempé ; nos bêtes, déjà malades, ne nous causeraient qu'un embarras nuisible. Mon bateau ne peut être fini que demain soir. Voilà pourquoi nous ne sommes pas prêts.

— Votre bateau ? pensez-vous sérieusement à utiliser ce jouet ?

— Oui, homme sérieux.. à moins que vous ne puissiez le remplacer ?

— C'est vrai, nous n'avons rien ; les écorces nous manquent, à l'aide desquelles nous pourrions construire une pirogue provisoire.

— De plus, il nous sera impossible de voyager à pied d'ici à quinze jours.

L'on dut convenir de la sorte que l'invention de Criquet était réellement le seul moyen de salut qui restât.

— Et jamais traversée n'aura été plus facile qu'avec mon hippopotame-vaisseau, ajouta l'inventeur.

On se résigna donc à tenter le moyen. Ils allèrent ensuite rejoindre Catherine, qui n'avait pas assisté à cette scène, et tous se livrèrent au repos.

Dès le lever du jour, Criquet se retrouvait, gaillard et dispos, devant son bateau.

— Ça ne marchera pas, disent-ils ! Et pourquoi ça ne marcherait-il pas ? Vivant, il marchait et nageait, mort, il surnagera et filera. Il n'enfonçait pas quand il était lourd et pesant ; pourquoi coulerait-il à fond à présent ?

Et, monologuant toujours, il se mit à calculer le poids que son bateau aurait à supporter, et trouva qu'il n'aurait pas pesé davantage que quand l'hippopotame était en vie.

— L'intérieur sera l'entre-pont, disait-il, pour les cas graves, pour dormir, par exemple. Un homme de garde sur le pont, un mécanicien de service ; restent donc quatre cadres ou hamacs à placer dans ce grand tonneau-là. Oh ! oh ! Je n'avais pas tant de place que cela quand j'étais mousse, trou de l'air !

S'avançant alors sur le « pont », il le frappa du pied ; la peau donna un son creux rassurant. Après avoir enfin visité « l'entre-pont », qu'il était parvenu à dessécher à l'aide de sable chaud, après que les termites y avaient achevé leur ouvrage de destruction, il s'occupa des derniers aménagements nécessaires, y disposa des sièges, élargit l'entrée du « port », essaya la manœuvre, vérifia, vérifia encore, et s'en fut alors retrouver ses compagnons.

Catherine s'occupait en ce moment des modifications qui étaient à faire à sa toilette afin de lui permettre de faire plus facilement le voyage et de se mettre mieux à l'abri des intempéries de la saison. Criquet choisissait, avec l'aide de von Ruff, dans le butin pris aux négriers, tous les objets qui leur semblaient de quelque utilité, et que les deux noirs réunissaient en paquets.

Isolés et causant à voix basse, se tenaient Henri de Simo et Izillii. Ce dernier, venu pour la réunion des sorciers qu'il avait convoqués la veille, recevait les dernières instructions relatives à la marche qu'il aurait à suivre après le départ de son grand maître blanc.

D'un dévouement sans bornes, sorti de sa reconnaissance, il déployait à satisfaire celui-ci tout le zèle possible ; il semblait qu'il avait déjà gagné en intelligence et perspicacité depuis ses relations avec les blancs. Aussi agissait-il avec une sagacité rare chez ses semblables ; il était, en outre, convaincu que les blancs ne voulaient que le bien, il les avait vus à l'œuvre et le résultat de leur conduite envers lui était tel qu'il ne cessa bientôt lui-même de démontrer leurs bonnes intentions à ses frères noirs, qui regardaient d'abord le fétiche comme une incarnation de l'esprit mauvais.

C'est aussi sa reconnaissance et sa bonne foi qui expliquent comment il avait consenti, dans la grande réunion de magiciens à laquelle nous avons assisté, à tromper ces derniers ; il ne s'était point méfié, et avait pour cela permis qu'on induisit les sorciers en erreur sur la réalité des phénomènes qu'ils avaient admirés avec épouvante, réalité dont il ne savait se rendre compte lui-même.

Izillii se prêta donc entièrement aux ordres que lui transmit Henri et se déclara prêt à les faire respecter à tout prix quand celui-ci

serait parti. Il se rendrait à l'appelle du maître avec tous ses collègues, aussitôt qu'il les aurait mandés près de lui.

A la nuit tombante, tout était prêt pour le départ. Henri eut une dernière inspiration. Parmi les débris d'écorces blanches dont von Ruff avait fait un jeu de cartes, il choisit une feuille carrée, sur laquelle, au moyen d'un roseau pointu induit d'une composition de graisse et de noir de fumée, il dessina les mots suivants :

Paul, nous descendons la rivière Loumani, qui coule au pied de ce rocher. Courage frère ! tous en parfaite santé.

Chacun apposa sa signature à cette dépêche. Catherine y ajouta quelques paroles de consolation et d'espoir pour son frère ; hélas, elle n'espérait pourtant plus trop le revoir ! Cette circonstance la fit songer à l'abandon dans lequel elle se serait trouvée si elle n'avait connu Henri ; elle songea au dévouement admirable de cet homme qui se consacrait tout entier à son bonheur, affrontant les dangers et la mort et faisant partout le bien sur son passage. Elle se détourna et se prit à pleurer.

Pendant Henri n'en vit rien et dit en s'adressant à ses amis :

— Si Paul, pour un motif quelconque, vient ici, il y trouvera ce vestige de notre passage, qui lui indiquera ce qu'il lui reste à faire. Nous descendrons le Loumani le plus rapidement possible et nous arrêterons au confluent du Louwembi, où nous pourrons nous informer de la route suivie par notre frère.

La pancarte fut mise ensuite bien en évidence dans la première grotte.

Sur ces entrefaites, Criquet avait rejoint son bateau-hippopotame.

Une heure après la petite caravane s'embarquait.

Quittons avec elle ces parages, et, la devançant à la recherche de Paul, reportons-nous vers celui-ci, au moment où Nmolo, le portant sur ses bras, l'a déposé en lieu sûr.

Ses fidèles serviteurs, après avoir marché longtemps à l'aventure, se sont arrêtés sur un plateau sablonneux.

Nmolo regarde et réfléchit.

— Camarades, dit-il tout à coup, vite ! ramassez de l'herbe sèche, il faut une couche au maître, il faut du feu pour sécher ses habits, pour réchauffer son pauvre corps ; son esprit se refroidirait dans

ses membres. Coupez des branches ; nous en ferons une case, pour que la fumée de la terre n'étouffe pas le corps qui n'y est pas habitué.

Tous ces ordres furent exécutés à l'instant. Paul fut étendu à proximité d'un feu, conduit avec prudence et persévérance. Il était exténué ; les dernières émotions l'avaient conduit en face de la mort.

Bientôt un nouveau foyer fut allumé, afin de sécher la place où devait se dresser un abri. Quelques fortes branches furent fixées en terre en forme de cône, puis recouvertes de ces riches graminées africaines, véritables arbrisseaux, qu'aucun autre terrain ne saurait produire. La case était prête ; le maître y fut transporté. Ses dévoués compagnons, en proie à une anxiété poignante, cherchaient en vain un moyen de soulager le maître, que déjà ils chérissaient. Le vieillard qui le soignait murmurait, à part lui, des paroles désespérées, entremêlées de profonds soupirs. Ils ne resta pas inactif. Il alla, de par la savane, dans les bois, cherchant des fleurs, des herbages.

Il s'en revint bientôt, chargé de feuilles et de fleurs médicinales.

Il broya celles-ci dans une calèche que l'un des nègres portait sur lui et qui fut brisée sans regret pour en faire un mortier ; la pâte fut humectée pour être convertie en bouillie, puis encore travaillée avec soin et étendue d'eau, jusqu'à ce qu'il en suinta un liquide huileux. Ce breuvage fut introduit, goutte à goutte, entre les lèvres du moribond. L'effet s'en fit sentir rapidement. Une abondante transpiration se manifesta sur tout le corps du malade ; un mieux relatif se fit remarquer au bout de quelques heures. Le vieux nègre, sans penser un instant à se reconforter lui-même, répartit encore et ne revint que longtemps après, porteur d'un volumineux paquet d'autres plantes.

La nuit se passa dans une angoisse extrême. Quand le matin fut venu, Nmolo, qui avait suivi avec inquiétude le progrès de l'amélioration qui se faisait sentir dans l'état de son maître, pensa à sa sécurité et fit chercher par les nègres de la terre crayeuse. Les nègres couraient en tous sens, aucun d'eux ne pensait à ses propres besoins. Ne fallait-il pas sauver le fétiche qui se laissait mourir ?

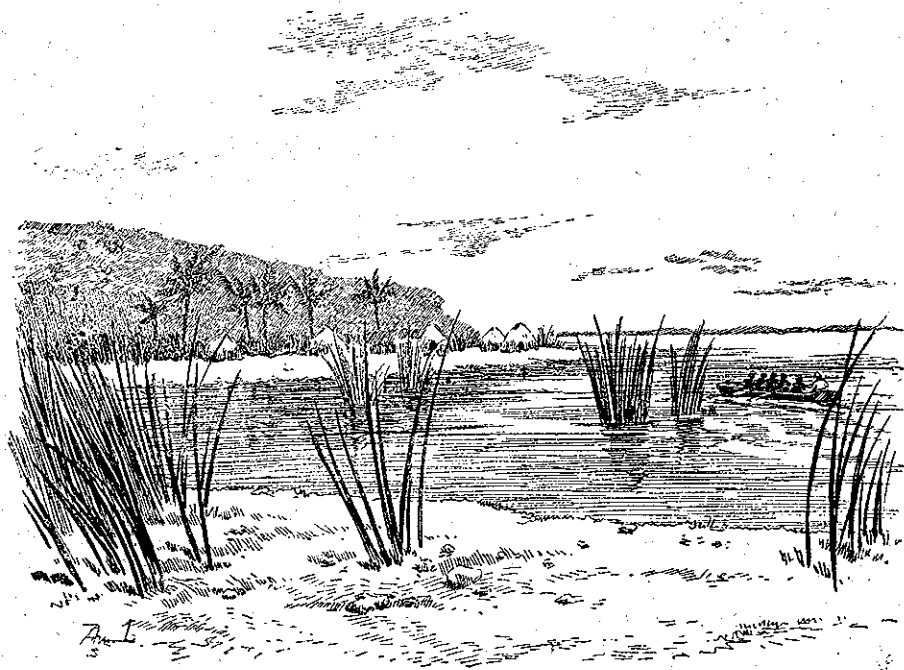
Après une heure d'attente, il les vit revenir ; il leur expliqua alors l'usage qu'il voulait faire de cette terre :

— Ecoutez mes paroles, leur dit-il, je les ai beaucoup travaillées dans ma pensée.

« Là bas, au bord de la rivière, il a des villages, un village. Jamais

les yeux d'un noir n'y ont regardé un visage blanc. Jamais un nègre ne pensera qu'il y a des hommes qui ne sont pas noirs par la peau.

« Nous sommes donc plus instruits qu'eux ; nous pouvons les tromper pour le bien. Les méchants ont pensé à nous faire souffrir ; ils voudront accomplir leurs désirs. Ils nous chercheront, ils verront la rivière et aucun de nos traces. Ils diront : le blanc fétiche et ses lions sont descendus sur le lit de l'eau. Ils suivront, arriveront au premier village, puis encore à un autre et toujours nous aurons des ennemis qui nous chercheront.



LES PREMIÈRES CASES D'UN VILLAGE LEUR APPARURENT. (P. 491.)

» Nous devons donc aller où ils pourraient aller. Nous nous y ferons voir : nous passerons comme si nous ne devons jamais nous arrêter. Et quand ceux qui nous poursuivront sauront cela, ils s'arrêteront et iront se reposer, en disant : le blanc fétiche est parti pour toujours. Mes paroles sont-elles sages ? répondez !

— Oui, Nmolo a bien mesuré sa langue, répondit le vieillard. Je dis avec mes amis : Nmolo est un chef rusé.

— Je vous dis : merci. Les louanges des forts donnent du courage. Je continue à parler ; que votre esprit ne se fatigue pas :

« Un visage blanc se distingue de très loin des visages noirs qui l'entourent, c'est vrai ! mais les yeux, le nez, la bouche, la tête, le corps d'un noir et d'un blanc ne se distinguent plus dans ce lointain. Un nègre ignorant peut se tromper, et prendre pour un homme d'une autre race l'un des siens qui aurait blanchi son visage et ses mains. Si je faisais cela et si je couvrais mon corps avec les habits du fétiche, les ignorants croiraient-ils voir Nmolo ? ne croiraient-ils pas plus facilement que je ne suis pas de leur race ?

— Ii ! Ii ! Ii ! clamèrent les nègres avec enthousiasme.

— Lions ! Lions ! Lions ! cria l'acclamé. Quand l'esprit a travaillé, le corps ne doit pas s'endormir, sans quoi il serait comme un mort. Êtes-vous prêts à partir tout de suite ?

— Ii ! Ii ! Ii !

— Toi, sage vieillard, tu resteras auprès du maître ; ton fils est jeune et saura nous porter tes paroles, quand nous aurons besoin de les entendre. Ta science aidera le malade à se défaire de ses mauvais esprits ; ta prudence nous avertira du danger qu'apporteraient de méchants hommes. Nous descendrons la rivière ; nous irons au premier village, afin que tous croient que le blanc fétiche va bien loin, bien loin. Fidèles serviteurs du maître, reposez-vous en attendant ce moment, et mangez.

Paul, pour ménager la poudre qu'il avait emportée, avait veillé à ce que ses hommes conservassent leurs arcs et leurs flèches. L'ordre de Nmolo put donc s'exécuter facilement. Quelques pièces de petit gibier furent rapidement abattues sans bruit et apprêtées. Le repas fut suivi d'un court moment de sieste, après lequel le chef noir entreprit l'exécution de son projet.

Comme il l'avait dit : une fois recouvert de cette terre crayeuse, il pouvait, de loin, être pris pour un blanc par des gens qui n'avaient jamais vu que des nègres.

Huit rameurs et le pseudo-blanc allèrent donc, par différents chemins, à un endroit où était cachée une barque. Ils avaient, par mesure de précaution, emporté leurs fusils et des munitions, qui furent, ainsi que les arcs et les flèches, cachés au fond de l'embarcation.

Nmolo avait calculé son temps et sa marche, de manière à arriver au prochain village un peu avant l'orage, qui toujours arrive à peu près à heure fixe. Il espérait ainsi ne séjourner que juste le temps rigoureusement nécessaire pour donner le change à ses dupes.

La barque filait comme un trait.

— Bien, enfants! disait le chef en les encourageant. Coupez l'eau! vous êtes ses maîtres. Fendez le fleuve: hier, il était en colère, maintenant il est muet. Allez! vous êtes des lions, je le dirai à Louala; allez!

Quand ils eurent fait environ quarante kilomètres, les premières cases d'un village leur apparurent.

Cependant le ciel se couvrait de nuages épais; le vent s'élevait avec force.

Nmolo fit ralentir la marche et diriger l'esquif vers la rive, où il avait aperçu un noir.

Quand il se vit à portée de voix, il dit à l'un de ses hommes de hélér celui-ci.

— Ju ä! homme de la tribu; on demande à parler à celui qui est votre chef.

Peu après, un homme, se disant roi, vint demander aux étrangers par quels présents ils l'indemniseraiient du dérangement qu'ils lui causaient.

— Nous n'avons rien et ne demandons rien, répondit Nmolo en imitant la voix de Paul. Tu le vois, je ne suis pas de ta race: je suis un fétiche blanc. Je retourne dans mon empire, bien loin d'ici, au Nord. Je ne veux pas me cacher en passant par ici et c'est pour cela que je t'ai fait appeler, pour que tu pusses me voir.

Une grande effervescence se manifesta aussitôt dans le village accouru tout entier sur la rive. Des cris, des menaces, retentissaient de tous côtés.

Nmolo avait mesuré d'un œil expert la distance à laquelle il devait se maintenir pour être hors de portée des flèches ennemies.

— Chef ou roi! cria-t-il, fais taire tes guerriers; leurs langues ressemblent aux feuilles des arbres: c'est la peur qui les fait s'agiter. Je suis le maître du vent, qui fait trembler les forêts; je suis le maître de la tempête, elle suit ma barque; je te dis cela parce que je veux du repos, mais prends garde à ma colère!

Ces paroles étaient froidement dites; l'accent de l'orateur était étrange. Les nègres de la rive montrèrent de la curiosité et suspendirent un instant leurs menaces.

— Écoutez encore mes dernières paroles, reprit le pseudo-fétiche, et gravez-les dans vos esprits. Si un jour vous voyez un homme noir qui cherche ma trace, fermez les yeux pour ne pas regarder un fou. Si ce fou vous demande: as-tu vu le fétiche blanc? ne répondez pas, car vous donneriez votre science pour rien. Mais si ce fou passait dans

vosre village, vite, effacez ses traces, car elles seraient le signe fatal qui marquerait votre tribu. Effacez-les, car je commande au tonnerre, et, si vous ne le faites, le jour où je me vengerai, je le ferai venir sur vous pour effacer ce signe maudit !

Les noirs du village, frappés d'étonnement, demeuraient indécis en entendant ces paroles ; ils ne savaient ce qu'il leur restait à faire et regardaient leur chef. L'un d'eux ayant osé émettre un doute sur la véracité des dire de ce blanc, cette première insinuation grandit en passant dans la bouche de celui qui la répéta, et qui l'envoya s'amplifier chez un autre. Des hurlements menaçants éclatèrent alors, lesquels furent suivis d'une nuée de flèches.

Mais Nmolo était un sage ; ils ne s'en émut point. Son esprit vaste avait d'ailleurs pourvu à cette éventualité. Neuf coups de carabine envoyèrent neuf balles siffler la réponse du maître du vent.

Cette réponse de l'inconnu fut péremptoire et indiscutée. Convaincus à tout jamais d'arguments aussi pénétrants, les nègres qui le purent, disparurent comme un tourbillon devant l'ouragan.

Mais la pensée de Nmolo n'était pas épuisée ; comme Susse, il voulait plus que cela. Il se rapprocha rapidement du village et cria :

— J'ordonne qu'à genoux on m'écoute, et qu'on me dise où va cette rivière.

— Elle se nomme Louwembi et va au nord se jeter dans le Loumani, qui va toujours, toujours au nord.

— Je le savais, je voulais savoir si vos cœurs contiennent la trahison ; je vous pardonne, mais n'oubliez pas mes paroles. L'homme noir qui vous parlera du fétiche blanc est un fou et si vous n'effacez pas les traces de ses pas, redoutez ma colère ! je veillerai ; mes serviteurs sont partout.

Le tempête approchait. Les serviteurs du fétiche furent bientôt hors de vue. Peu après ils abordèrent à l'endroit où ils étaient montés dans la barque, et, à peine atterris, firent couler celle-ci. Alors ils firent en courant la distance qui les séparait de leurs cases, faisant de longs détours, afin de dévoyer ceux qui pourraient suivre leurs traces, le cas échéant, et arrivèrent ainsi près du maître vers le milieu de la nuit.

Paul conversait encore dans le même état d'abattement que la nuit précédente.

Le vieillard continuait sa médication ; son fils combattait l'humidité du sol par un feu bien entretenu autour de la case du malade.

Nmolo ordonna à tous de se livrer au sommeil, afin de réparer leurs forces pour de prochaines fatigues. Il resta seul près de Paul, accordant seulement à son corps lassé un repos intermittent.

LXX

TROP TARD !

La sollicitude du nègre Nmolo pour son maître était vraiment touchante. Il mettait à ses soins empressés toute son intelligence.

Le lendemain matin, en éveillant ses compagnons, il leur dit :

— Enfants, le lion courageux ne vit pas comme la Tsetsé rageuse. Le lion se choisit une demeure ; il chasse pour vivre, puis se repose. La Tsetsé vole toujours, porte partout sa folle colère ; elle ne chasse pas, ne se repose pas ; c'est le mauvais esprit. C'est le fléau de notre pays. Notre maître l'a dit : Vous êtes des lions ; ne faisons donc pas comme la Tsetsé. Bâtissons d'abord une case pour le bon maître ; après, nous nous logerons.

Ces paroles mirent les nègres en activité ; poteaux, perches, harts, algues, laïches et graminées, furent rapidement apportées à pied-d'œuvre.

Nmolo-le-raisonneur était aussi un travailleur infatigable. Il fournit toutes les indications nécessaires pour l'édification de la nouvelle case, qui se trouva parachevée en quelques heures. Elle était solide et étanche.

Le malade fut alors couché avec soin sur un lit, fait d'une couche épaisse de mousse, préalablement séchée, battue et cardée avec empressement.

D'autres huttes furent encore construites. Au bout de quelques jours une sorte de petit camp se trouva établi.

Pendant que ses amis travaillaient, Paul souffrait toujours. La maladie décroissait cependant, avec lenteur il est vrai, laissant place à des forces renaissantes. Le vieillard lui prodiguait les soins les plus assidus, se faisant médecin et cuisinier à la fois, il consacrait tout son temps à la préparation des aliments qu'il jugeait propres à reconforter le malade. Ses compagnons chassaient et lui apportaient des volailles ; il cherchait lui-même les plantes et les herbes, dont il